



Archives de sciences sociales des religions

112 | octobre-décembre 2000

Âme et corps : conceptions de la personne

WANEGFFELEN (Thierry), *Une difficile Fidélité. Catholiques malgré le concile en France XVI^e-XVII^e siècles*

Paris, P.U.F., 1999, XVIII-226 p. (préface de Pierre Chaunu) (bibliogr.)
(coll. « Histoires »)

Émile Goichot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/20369>

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2000

Pagination : 132-133

ISBN : 2-222-96698-1

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Émile Goichot, « WANEGFFELEN (Thierry), *Une difficile Fidélité. Catholiques malgré le concile en France XVI^e-XVII^e siècles* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 112 | octobre-décembre 2000, document 112.52, mis en ligne le 19 août 2009, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/20369>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

WANEGFFELEN (Thierry), *Une difficile Fidélité. Catholiques malgré le concile en France XVI^e-XVII^e siècles*

Paris, P.U.F., 1999, XVIII-226 p. (préface de Pierre Chaunu) (bibliogr.)
(coll. « Histoires »)

Émile Goichot

RÉFÉRENCE

WANEGFFELEN (Thierry), *Une difficile Fidélité. Catholiques malgré le concile en France XVI^e-XVII^e siècles*, Paris, P.U.F., 1999, XVIII-226 p. (préface de Pierre Chaunu) (bibliogr.) (coll. « Histoires »)

- 1 « Le concile », c'est évidemment Trente, avec ses suites, ce qu'on a appelé le catholicisme posttridentin. Cet essai original esquisse une synthèse de travaux jusqu'ici dispersés et des recherches de l'auteur. La tradition a longtemps parlé de *Contre-Réforme*. Voilà plus d'un demi-siècle, Hubert Jedin faisait remarquer que le terme ne recouvrait que les aspects négatifs de l'œuvre conciliaire, le combat antiprotestant, et ne rendait pas justice au renouveau institutionnel et spirituel : il proposait donc pour celui-ci *Réforme catholique*. À cette révision aujourd'hui reçue du vocabulaire, T.W. objecte qu'elle tend à confondre la réforme catholique avec le seul modèle romano-tridentin. Il veut considérer la *réforme des catholiques* dans sa diversité, et en particulier cette minorité, méconnue parce que défaite – car les vaincus, on le sait, n'écrivent généralement pas l'histoire – des *catholiques critiques*, « chrétiens du troisième type », entre un catholicisme et un protestantisme qui se durcissent en confessions antagonistes.
- 2 Le livre analyse d'une part ce processus de durcissement en privilégiant, comme le sujet l'y incite, le côté catholique. À cet égard, le concile ne représente pas le point d'aboutissement, mais un jalon important : la profession de foi de 1564 par laquelle Pie IV, à la demande des Pères, en confirme les décrets « verrouille » le système romain. C'est

désormais l'interprétation que ses théologiens et ses censeurs donnent des formulations tridentines qui définit l'orthodoxie. Deux thèmes l'illustrent bien. La pente fatale d'abord par laquelle la justification par la foi seule est devenue une « hérésie », fermant tout espoir de dialogue. Les Pères conciliaires, soucieux sur le plan doctrinal de préserver la gratuité du salut, sauvegardaient dans le processus de la justification l'initiative de la grâce divine ; mais, pour des raisons pastorales, ils insistaient en contrepartie sur « le mérite des bonnes œuvres ». Les controverses des théologiens relancèrent l'évolution : « De la double justification attribuant un rôle aux œuvres de ceux qui ont déjà reçu la grâce [...], on est ainsi passé à l'insistance de plus en plus exclusive, sur les mérites procurés par les œuvres humaines. » De même pour le *sacrifice* de la messe. Selon la position longtemps traditionnelle, la messe « fait mémoire » de l'unique sacrifice du Christ. Le discours catholique va se radicaliser vers 1550-1560 et le décret conciliaire insistera sur le « sacrifice propitiatoire », associant par ailleurs sacrifice et sacerdoce : moins « une affaire de théologie qu'une question ecclésiologique », la consécration du prêtre comme ministre du sacrifice, « médiateur obligé entre les laïcs et le Dieu du salut ». Les historiens de la théologie pourront discuter le détail des analyses, juger qu'elles font la part belle au camp d'en face, mais la tendance d'ensemble est dégagée de façon assez convaincante.

- 3 Revenons aux *catholiques critiques*. Leur premier maître, c'est Érasme et ils sont tous plus ou moins, sans toujours le savoir, des érasmiens. Le premier à dénoncer « la conjuration des théologiens » ou plutôt des *matéologiens* (ces « vains discoureurs » que saint Paul stigmatisait dans l'épître à Tite) et à rejeter leurs arguties. Cet « agnosticisme croyant », selon l'heureuse formule de l'A., ne se réduit pas à un scepticisme douillet mais traduit un authentique « sens du mystère ». Il s'exprime en particulier à propos des débats sur la présence corporelle dans l'Eucharistie (on remarquera au passage que le concile même lui fait un écho discret : « *quam etsi verbis exprimere vix possumus* »). Il se retrouve, sur des registres fort divers, chez Rabelais et chez Montaigne. Mis à part ces illustres, il est difficile de saisir et d'interpréter des traces de ces catholiques, contraints à la discrétion sinon au silence. Leur refus de la logique des blocs est l'expression moins d'une position doctrinale que d'une sensibilité religieuse, il concerne tout autant la pratique et les rites. Ainsi la cène protestante a pu les séduire parce qu'elle leur a paru plus proche de l'institution évangélique et des usages de la primitive Église. Pour freiner l'expansion du protestantisme, certains (dont un évêque, Jean de Monluc, conseiller de Catherine de Médicis) préconisent d'accorder la communion sous les deux espèces et l'emploi de la langue vulgaire, ou le retour à la mythique « messe de Charlemagne ». Mais le tridentinisme impose le latin et l'alignement sur la liturgie romaine, assimilant « le secret au sacré et l'uniformité à l'unité ». Finalement, ces non-conformistes battront en retraite, car la fidélité à l'Église est un élément constitutif de leur foi. « On demeurera donc catholique jusqu'à se résigner à garder en soi cet ardent désir de la réforme sans savoir s'il se réalisera un jour mais sans jamais y renoncer vraiment. »
- 4 On a tenté de dégager le fil conducteur d'un essai foisonnant en vues suggestives. La démarche paraîtra plus incertaine quand elle se propose d'inscrire dans la continuité les jansénistes et, à plus forte raison, les dissidences contemporaines. Pour celles-là, sans entrer dans un débat complexe, on pourrait reconnaître qu'elles caractérisent assez bien une famille d'esprits, qui se voulait en effet « janséniste », au XVIII^e siècle et au-delà, plutôt que les premières générations, de Saint-Cyran à Pascal. L'épilogue rassemble vieux-

catholiques, Loisy et fidèles de Mgr Lefebvre : que veut-il montrer, sinon qu'il est « bien difficile de concilier esprit critique et appartenance à l'Église catholique-romaine » ?